

Projections

Revue culturelle plurielle

Numéro 12

Printemps 2017

autour

de

l'oisiveté



Dossier : Autour de l'oisiveté

04

Édito

La rédaction

10

Ingénieurs du temps perdu 1/4

*Notes éparses sur l'audace
de l'oisiveté et de l'ennui*

Matthias De Jonghe

14

Glisser dans une journée

Yannick Haenel

20

« Cap au libre ! »

*Au sujet de l'oisiveté dans
l'œuvre de Yannick Haenel*

Corentin Lahouste

24

Ingénieurs du temps perdu 2/4

*Notes éparses sur l'audace
de l'oisiveté et de l'ennui*

Matthias De Jonghe

28

Libérés du travail ?

*Pourquoi et comment
réduire notre temps de travail*

Nabil Sheikh Hassan et Pierre-Étienne Vandamme

36

Du foyer à l'usine ?

Louis Larue

40

Ingénieurs du temps perdu 3/4

*Notes éparses sur l'audace
de l'oisiveté et de l'ennui*

Matthias De Jonghe

Fiche technique

46

Fin de jouer

Benjamin Da Silva Lopes Dos Santos

50

Manifeste de l'oisiveté

Collectif de lutte pour l'oisiveté choisie

52

Ingénieurs du temps perdu 4/4

*Notes éparses sur l'audace
de l'oisiveté et de l'ennui*

Matthias De Jonghe

56

Oranges mécaniques

Baptiste Oriel

Projections est une revue culturelle plurielle basée essentiellement à Bruxelles. Son objectif est d'interroger le rapport au monde caractéristique d'une époque et d'une culture marquées par l'incertitude.

Conception

Matthias De Jonghe
Jonathan Galoppin
Nuno Pinto da Cruz
Michel Reuss
Pierre-Étienne Vandamme
Guillaume Willem

Design graphique

Nuno Pinto da Cruz

Diffusion

Michel Reuss
Adèle Bonnet

Impression

Ronan Deriez
en risographie deux couleurs

Remerciements

Projections remercie chaleureusement Béatrice Bailet, Joseph Charroy, Benjamin Da Silva Lopez Dos Santos, Nicolas de Prémare, Yannick Haenel, Corentin Lahouste, Louis Larue, Baptiste Oriel et Nabil Sheikh Hassan pour leur contribution à ce douzième numéro.

projections.redaction@gmail.com
revueprojections.wordpress.com
BE38 3770 2746 4272

Tous droits réservés

« Cap au libre ! »

Au sujet de l'oisiveté dans l'œuvre de Yannick Haenel

Corentin Lahouste

Avec la faculté d'extase, l'oisiveté peut être saisie comme la manière d'être patentée et même revendiquée des narrateurs des différents textes de Yannick Haenel. Seront ici explorés les traits constitutifs du régime d'être oisif qui, dans l'œuvre de l'écrivain français, s'établit entre errance, vide, et rejet de l'économie. Nous verrons, à l'avenant, comment cette modalité existentielle est également lisible à la lueur d'un enjeu politique.

Lors d'un entretien avec Georgia Makhoulouf, Yannick Haenel, évoquant son roman *Cercle* (2007) qu'il présente comme un livre « qui médite sur la liberté, sur la possibilité d'être libre aujourd'hui », en vient à définir sa conception de la liberté : être libre, affirme-t-il, « c'est d'abord être disponible : être disponible au temps, c'est-à-dire au cœur poétique de l'existence » [1]. Or, être oisif, c'est précisément, et en premier lieu, faire le choix d'être libre, ou plutôt de se libérer : ne plus devoir répondre de rien, juste *être* (là), disponible. La liberté – être « immensément libre dans le sans-attache », selon une formule d'*Évoluer parmi les avalanches* (p. 124) – constitue ainsi l'enjeu premier de l'oisiveté. Cette dernière peut être appréhendée dans l'œuvre [2] de l'écrivain à partir de trois principes-clés qui en découlent : l'errance, le vide et le rejet de l'économique. En d'autres mots, chez Haenel, l'oisiveté consiste à : se donner la possibilité du vagabondage, de la dérive ; s'ouvrir aux *possibles* de la vie, mais surtout au(x) moments (de) vide que cette dernière recèle ; se départir de l'idée de rentabilité, de productivité et de consommation incessantes propre au régime capitaliste mû par la doctrine néolibérale.

Loin de toute paresse et fainéantise, l'oisiveté se vit chez Haenel sur le mode de la disponibilité, qui prend la forme plus spécifique de l'errance, de la dérive. En effet, tous ses livres évoquent des situations d'évasion au sein desquelles les narrateurs, doubles autofictionnels de l'auteur toujours prénommés

[1] Georgia Makhoulouf, « La littérature s'écrit contre ceux qui croient savoir », entretien avec Yannick Haenel, dans *L'orient littéraire*, en ligne, 2008. [http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=33&nid=5395]

[2] Les références aux œuvres de l'auteur se feront dans le corps du texte au moyen des abréviations suivantes : EpA pour *Évoluer parmi les avalanches* (Gallimard, 2003), C pour *Cercle* (Gallimard, 2007 [Folio]), RP pour *Les Renards pâles* (Gallimard, 2013 [Folio]) et JCI pour *Je cherche l'Italie* (Gallimard, 2015).

Jean Deichel [3], apparaissent comme des badauds. Ces derniers font essentiellement deux choses : soit marcher, soit se retrancher dans une chambre à coucher. Suivant l'illustre modèle du flâneur baudelairien pour qui c'est « une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini » [4], les narrateurs-personnages haeneliens sont donc des promeneurs, des arpenteurs de villes qui marchent au hasard, se laissant porter au gré d'éblouissements de toutes sortes (artistiques, érotiques, sensibles). Gouvernés par leur désir, qui leur fraye peu à peu un chemin, ils se veulent ouverts à l'inconnu, à l'ailleurs, au surgissement. Ils échappent à tout tracé, rectiligne du moins. Comme l'affirme le narrateur d'*Évoluer parmi les avalanches* : « Il n'y a plus pour moi de boussoles, il n'y a que des éclairs de chance, un désir » (p. 142). Ils sont dès lors attentifs, à l'écoute du monde. Ils « erre[nt] parmi les sensations », pour reprendre un syntagme de *Cercle* (p. 107).

Le matin, j'explorais le quartier avec une minutie d'ethnologue. Je restais parfois immobile dans une rue, captivé par un bouquet de nuances dans le ciel, par la beauté de l'architecture ouvrière de la Mouzaïa, par une soudaine perspective, vers Télégraphe, où les formes et les couleurs vous sourient. (RP, p. 53)

Une poétique de la dérive affleure donc à la lecture de l'œuvre de Haenel, qui semble répondre à un principe-phare mentionné dans *Je cherche l'Italie* : « insérer [sa] vie dans [un] univers sans bords » (JCI, p. 38). Et c'est d'autant plus vrai quand on pense à l'une des définitions que Daniel Klébaner donne de cette *poétique de la dérive* dans son essai éponyme : « Faire durer la rupture, s'installer en elle, et se perdre en éclats multiples » pour at-

[3] *Les petits soldats*, son premier roman, et Jan Karski échappent à la règle.

[4] Charles Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne. III. L'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant », dans *Œuvres complètes*, t. II, (éd. Claude Pichois), Gallimard, 1976 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 691.



teindre « cet “à côté” toujours en réserve du possible » [5], à partir du moment où tous les récits de l'écrivain français font de la rupture l'élément inchoatif de la mise en intrigue. Par ailleurs, les « éclats multiples » évoqués par Klébaner peuvent être, chez Haenel, les différents épisodes/chapitres de ses textes, dont les titres forment un dense réseau de sens articulé autour de pôles intensifs qui viennent, d'une certaine manière, baliser l'errance haenelienne (son flux global) : entre autres, l'art, le feu, l'amour, le sacré, le sensible. L'auteur d'*À mon seul désir* (2005), lorsqu'il met en scène la dérive, rappelle que cette dernière constitue la condition ontologique même de l'être humain – malgré tout ce que ce dernier (croit) pose(r) dans sa vie. Klébaner le formule en ces termes : « Nous sommes ainsi ni d'où ni de vers quoi. Nous marchons tous dans la nuit un fanal à la main » (p. 37).

Dans la société occidentale contemporaine, régie par un capitalisme effréné et les prééminentes notions de rentabilité, de productivité et de consumérisme, le temps de l'oisiveté est un temps dit « mort », perdu. Seuls comptent le travail et la valeur marchande des choses – les choses en tant que valeur économique. Il n'en est rien pour Haenel/Deichel : le temps oisif, dans l'œuvre haenelienne, est un temps éminemment vivant (et vivifiant). Le vide qu'il peut représenter est une chance, une richesse (immatérielle) – au même titre que l'amour, le calme ou encore la solitude. Il est, avant tout, un espace-temps qui échappe au mesurable, à la dictature du Chiffre, au régime d'aliénation que ce dernier reflète. Le temps oisif, en s'opposant à la pénétration des rapports mercantiles dans la vie quotidienne, ouvre à tous les possibles et permet par conséquent d'« exister en dehors de la comptabilité » (p. 144, JCI). Le narrateur de *Cercle*, en rupture par rapport à la société dans laquelle il évolue, où tout est quantifié, choisit de (et invite dès lors à) « s'aventurer ailleurs que dans le mesurable » (p. 21), s'engager dans « l'envers du combien » (p. 37), rompre avec le chiffre, la consommation, le calcul. Voilà pourquoi le temps oisif constitue le régime de temporalité prépondérant (si pas unique) des textes de l'auteur du *Sens du calme* (2011),

[5] Daniel Klébaner, *Poétique de la dérive*, Gallimard, 1978 (Le chemin), p. 29 et 46.

dont on pourrait alléguer qu'ils prennent la forme d'un long *Prélude à la délivrance*, pour se réapproprier le titre de l'essai qu'il a rédigé avec François Meyronnis (2009).

De même, dans *Les Renards pâles*, Jean Deichel restitue au temps son intrinsèque liberté, qui a été confisquée par le système capitaliste : « On confond le “temps libre” avec l'oisiveté, mais le temps a toujours été libre : rien n'est plus libre, plus *loisible* que le temps ; ce sont les humains qui le gâchent, en le remplissant de leur cafouillage. Est-il possible d'habiter le vide ? » (RP, p. 54). À la suite de cette mise en perspective, il pose la question du vide, devenue taboue et même prohibée dans la société occidentale contemporaine qui s'affirme dans la surconsommation et l'hyperconnectivité. Chez Haenel, il ne s'agit pas de combler la vacuité de la vie (l'éventuel malaise que son sentiment peut procurer), mais plutôt de l'investir, de la faire sienne, de la maintenir. Le vide est un élément avec lequel il faut faire, qu'il convient de ne pas nier et peut-être même de valoriser. Il est possible échappée, mais également réservoir de potentialités, voire volupté.

Le vide, lorsqu'il s'ouvre dans une existence, déchire tout sur son passage ; et c'est ce déchirement où s'inscrivent des lueurs qui prend toutes les couleurs de la beauté. [...] C'est là que s'invente le début d'un élan. [...] Maintenant que j'ai vu ma chambre, son vide m'est entré dans le corps, et quand je marche dans la rue, je la transporte avec moi : une chambre avec personne dedans. C'est à elle que vont mes pensées. Je ne désire pas l'emplir, mais, au contraire, maintenir le vide de cette chambre dans ma vie. Pas assez de vide dans les vies, me suis-je dit : ils bouchent, ils colmatent. La place du désir dans une vie coïncide avec la place que cette vie accorde au vide. J'ai lu ça quelque part : *exister dans ce qui n'a pas de nom*. Voilà, me dis-je, vivre consiste à exister dans ce qui n'a pas de nom. (EpA, p. 94-95)

Aussi, l'œuvre haenelienne n'embrasse qu'une seule prescription, qu'un unique impératif : « Cap au libre ! » (C, p. 20). Du vide, de l'irrentabilité matérielle, de la dérive qu'y endosse l'oisiveté, naît alors une perspective politique alternative – et quelque peu vertigineuse – qui, pour reprendre les mots du narrateur de *Cercle* permet

de s'ouvrir à « une autre manière de vivre », de s'accorder à « quelque chose de plus essentiel, qui ne relève ni de l'acquiescement ni du refus, ni d'aucune appréciation sociale, quelque chose qui vous retranche des airs familiers, qui s'apparente au soulèvement, et ne se mesure pas » (C, p. 79). Y domine l'idée de liberté, d'une « exploration vers l'impossible » (C, p. 51) : ce à quoi ouvre la modalité existentielle haenelienne, c'est l'anarchie. Cette conjecture politique s'appuie sur l'expérience poétique, qui non seulement partage les mêmes caractéristiques que l'oisiveté, mais dont le narrateur d'*Évoluer parmi les avalanches* avance, par ailleurs, qu'elle « ouvre à ce [...] qui flamboie dans le vide » (EpA, p. 101). L'anarchie, à l'instar de la poésie, donne le jour à *ce qui n'a pas de nom*. Avec Haenel, le régime d'être oisif possède ainsi aussi une portée politique dont la formule suivante – qui compose le titre d'un texte bref de l'auteur paru dans *Charlie Hebdo* – constituerait l'éminent programme : **Poésie + Anarchie.**

